

SOS d'une bicyclette en détresse

Étendue sur le bas-côté d'une chaussée au sol encore détrempé par les dernières averses d'été, je sens en cet instant même pour toujours s'en aller toi que des années durant j'ai tant aimé. Et qui aujourd'hui en cette chaude matinée de mi-juillet, au pied d'un immense peuplier, lâchement avait choisi de m'y déposer avant de t'éloigner sans le moindre regret. Comment avais-tu pu commettre un tel acte de trahison envers celle que tu nommais pourtant jusqu'alors si affectueusement tout d'abord « ma petite reine » puis « sa Majesté » ? Avais-je donc fait preuve d'une trop grande naïveté en pensant que toi aussi tu m'aimais ?

Jamais pourtant je ne pourrai oublier la première fois où je sentis le poids de ton regard avec voracité me déshabiller. De ma structure métallique habillée d'une éclatante robe rouge-vermillon, tu observais d'un œil à la fois inquisiteur et gourmand chaque infime élément : pédalier, étrier, poignées ainsi que tout ce qui me composait. J'étais déjà entièrement mise à nu lorsque tes longs doigts de dentellière se mirent avec délicatesse à se glisser le long de mes courbes pleines et graciles. Tes ongles parfaitement manucurés semblaient chercher à griffer l'acier de mon cadre avant de remonter jusqu'à ma tête de fourche d'un mouvement quasi imperceptible. J'étais entièrement mise à nue lorsqu'enfin avec fermeté tu empoignas mon guidon avant de m'enfourcher. Toutes deux, en cet instant-là, j'en étais persuadée, étions traversées d'un indescriptible et puissant sentiment de bonheur.

Et c'est ainsi ensemble, jour après jour, année après année, que nous nous donnèrent l'une à l'autre. Chaque matin, dans un incessant et mécanique va-et-vient nous dévalions à flanc de coteau les collines boisées. Les pieds solidement posés sur mes pédales, à demi allongée sur ma solide structure composée de tubes encastrés, tu m'agrippais avec puissance tandis que tes jambes dénudées montaient et descendaient à un rythme effréné. Ton fessier bondissant sur ma selle toute de cuir vêtue semblait vouloir m'écraser sous le poids de tes soubresauts répétés. Je roulais, certes, mais c'était toi qui me dirigeais. À ta volonté de fer, je me trouvais totalement enchaînée. Peut-être était-ce finalement ce besoin de domination qui te fit ensuite préférer celle qui devint ma rivale et pour qui sans même un regard tu m'abandonnas.

Quand les premiers signes de lassitude à mon égard commencèrent-ils à apparaître ? Je ne saurais répondre à cette question avec certitude. Peut-être une fois que nous eûmes quitté la campagne afin de partir nous installer dans cette maudite ville ? En ce lieu sordide où d'exiguës files encombrées de véhicules hétéroclites et entre lesquelles je nous sentais si peu en sécurité avaient remplacé les allées bordées de châtaigniers entre lesquels nous nous glissions auparavant avec tant d'habileté.

À de nombreuses reprises pourtant, et durant un certain temps encore, je continuai à t'accompagner dans tes déplacements. Mais je ressentais également au plus profond de mon être que l'enchantement avait laissé peu à peu place à l'agacement et à la lassitude. Tes caresses avaient cessé en même temps que le doux frottement de ta peau nue sous ta jupe de coton avait été remplacé par le désagréable grattement des pantalons que tu portais désormais pour aller travailler. Tes sentiments à mon égard avaient changé. Et chaque matin, alors que je tentais péniblement de nous frayer un chemin au milieu de cette jungle urbaine si inhospitalière à laquelle je ne parvenais à m'adapter, je remarquais, à la façon dont tu martelais rageusement de coups de pied mon pédalier, que j'étais

devenue à tes yeux une vieille dame encombrante et impotente. Une reine désormais défigurée par les laides rustines couvrant mes plaies de plus en plus nombreuses depuis que nous avons quitté les terres où je vis le jour. Une souveraine à la santé déclinante et qui bientôt se verrait déchu de son trône. J'étais tombée non seulement en désuétude, mais également en désamour. Et j'avais la profonde et douloureuse certitude que le cœur de celle avec qui j'avais tant partagé ne tarderait pas à appartenir à une autre.

Tu avais besoin d'une plus grande liberté. Flexibilité et intermodalité étaient devenues tes absolues priorités. Comment m'aurait-il alors été possible de rivaliser avec cette demoiselle à l'immaculée beauté sans cachet, mais qui bientôt sans encombre te permettrait de filer à toute vitesse et en toute sécurité dans ces rues bondées que jour après jour tu devais emprunter ? Vaste serait ainsi le champ des possibilités avec celle qui bientôt prendrait ma place.

Stabilité et solidité, voici les autres atouts avec lesquels celle que tu nommeras ensuite affectueusement Tinette te charmeraient. Grinçantes, défaillantes et cassantes devenaient en effet mes chaînes au fur et à mesure que tes cuisses et hanches devenaient pleines. Au plus bas se trouvait d'ores et déjà ma selle sur laquelle tu préférais depuis un certain temps te tenir dans une position proche de la verticale. Mon pédalier ainsi que ma frêle structure, dont tant de fois tu avais lacéré de tes longs ongles acérés l'éclatante couche vermillon, commençait lentement à s'affaïsser. Mais cela ne t'intéressait guère plus désormais. À tes yeux, j'étais devenue insignifiante et inintéressante. Un moyen de locomotion peu pratique et obsolète dont il fallait se débarrasser.

Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'espérer et de t'aimer. Mais avant tout, j'étais prête à tout oublier, à tout te pardonner. Et cela encore maintenant, en cet ultime instant où debout sur le large plateau de cette maudite trottinette que tendrement de tes bras nus tu enlaçais, je savais que pour toujours de moi tu t'éloignais.